

Chapitre 31

- Vous n'allez pas être content, patron. Je n'ai rien trouvé sur le Prophète ni dans ses affaires qui ressemble à ce que vous m'avez dit.

- Comment ça, rien trouvé ! tonna Sieffer. Je me suis renseigné. D'après ta description de la statue, elle devait contenir quelque chose ! Et le professeur n'a pas eu le temps matériel de le cacher ailleurs !

- Il n'avait rien sur lui, répéta Brelin. Et dans sa chambre, le seul truc qui sortait un peu de l'ordinaire c'était des cailloux gris, rangés dans sa valise.

- Et tu n'as pas pu tirer de lui des renseignements, avant de le tuer ?

- Ah, excusez, patron, se défendit le tueur. Vous vouliez que ça ressemble à un accident, à une mort naturelle. Je n'allais pas le charcuter avant !

- D'accord, d'accord, concéda Sieffer. Alors, c'est un coup d'épée dans l'eau ?

- Moi je crois qu'il n'y avait rien du tout, dans votre statue, déclara l'autre. Ou bien l'objet y était, mais Rodwell, n'en connaissant pas la valeur, s'en est débarrassé, peut-être en l'envoyant par la poste à une vieille tante. Auquel cas, ça va se perdre dans les méandres de la succession, et personne n'aura l'idée de ce que ça représente. Vous pouvez donc dormir sur vos deux oreilles. Ah, j'y pense, à propos de succession... Il y a un détail qu'il faut que vous vérifiiez...

- Quoi donc ? maugréa Sieffer.

- Eh bien j'ai quitté prudemment l'hôtel, le matin qui a suivi le décès du Prophète, mais je les ai appelés hier après-midi et j'ai demandé à lui parler, histoire de savoir si on avait trouvé le corps... Non, ils ne l'ont pas trouvé, apparemment, mais comme il avait retenu la chambre pour une quinzaine, ils ne s'inquiètent pas encore. Par contre, et là je suis tombé des nues, ils m'ont demandé si je voulais parler à sa femme, qui venait d'arriver.

- Sa femme ? rugit Sieffer. Mais il n'est pas marié ! Du moins...

- Je sais, c'est ce que vous m'aviez dit, reprit patiemment Brelin. Il n'empêche qu'une bonne femme s'est pointée là et a dit qu'elle était sa femme. Ils ont dû la croire, puisqu'elle occupe la chambre...

- Une maîtresse, alors ?

- Ca m'étonnerait. Ou alors, Rodwell avait explicitement annoncé son arrivée.

- A quoi elle ressemble ?

- Je l'ignore. J'ai juste pu savoir qu'elle est très jeune. Une petite vingtaine.

- Tu dois retourner là-bas.

- Ce n'est pas très prudent, patron. Maintenant qu'elle est là, ils vont finir par chercher et trouver le Prophète. Si je revenais sur les lieux, cela paraîtrait suspect. Je dois me tenir à l'écart.

- Tu as raison. Il vaut mieux que j'envoie quelqu'un d'autre à ta place. Mais le temps de tout planifier...

- Ne vous tracassez donc pas. Avec l'enquête, la petite dame va être clouée sur place une bonne semaine, au moins. Vous avez le temps de vous retourner. S'il n'a pas fait venir cette pouffe plus tôt, c'est qu'il ne voulait pas la mêler à l'affaire, ce qui se comprend, si c'est une gamine. Elle ne doit être au courant de rien.

- Comment ils étaient, les cailloux, dans la valise de Rodwell ?

- Oh, la pierre d'ici, brunâtre, plus ou moins vérolée...

- Légers, alors ?

- Légers ? Bordel, j'ai pas fait attention au poids, patron ! Un caillou, c'est un caillou ! Je mémorisais leur place pour pouvoir les remettre exactement comme je les avais trouvés.

- La pierre ponce, c'est léger, s'énerva Sieffer. Est-ce qu'ils étaient légers ? Est-ce qu'ils pesaient tous le même poids ?

Brelin hésita avant de répondre.

- Il y en avait peut-être un ou deux d'un peu plus lourds...

- Quelle forme, ceux qui étaient plus lourds ?

- Un caillou, c'est rond, en général...

- Pas de dessin en creux ?

- Un dessin ? s'étonna Brelin. Je l'aurais remarqué. Quoique, peut-être... Le fossile...

- Quel fossile, abruti ?

- Eh bien, il y en avait un qui avait un vague motif, à peine visible... Enroulé, un peu comme... comme une spirale, quoi.

Une spirale ! Le mot résonna désagréablement dans les oreilles de Sieffer. Se pouvait-il que ce fût... ? Que Rodwell, avec une veine de cocu, ait mis la main sur... ? Cela changeait tout, s'il s'agissait d'un de ces objets-là... Ah ! Il avait eu tort de ne pas donner davantage de renseignements à Brelin, de mentionner seulement qu'il était à la recherche d'un bibelot en cristal... S'il avait précisé les formes possibles... Mais comment deviner que le cristal que la statue de la Vierge était réputée avoir contenu était l'une des trois Figures sacrées ? Qui aurait pu croire, en plus, que cette foutue statue réapparaîtrait un jour ? Et surtout, QUI se trouvait derrière tout ça ?

Il y avait aussi autre chose qui inquiétait Sieffer : si le professeur avait maquillé le cristal, en admettant que le caillou entrevu par Brelin ait été du cristal, ce qui n'était pas encore avéré, cela ne prouvait-il pas qu'il se sentait en danger ? Avait-il repéré Brelin ? Il était loin d'être con, ce Rodwell. Alors ? Avait-il eu le temps de contacter quelqu'un, un Adepté, quelque part dans le monde ? Avait-il laissé des indices derrière lui, pour que d'autres prennent le relais ? C'était fort possible. Déplaisant à envisager, mais possible. En tous les cas, la gamine, elle, ne serait sûrement d'aucun secours. Trop jeune. Et puis une femme ! Est-ce qu'on confie des secrets à une femme ? Quelle rigolade ! Mais où chercher, alors ?

- Alors, qu'est-ce que je fais, patron ?

- Tu ne bouges pas de là où tu es. Je te rappelle demain.

- D'accord. J'attends vos ordres.

Chapitre 32

Une fois l'alerte donnée, il ne fallut pas longtemps aux Rangers pour retrouver le corps sans vie de Tobie Rodwell. Il n'était pas allé bien loin : après avoir glissé sur un éboulis, il s'était offert une chute mortelle juste de l'autre côté de l'immense caldera que surplombait l'hôtel. Visiblement, il s'était approché trop près, avait glissé et était tombé. On découvrit non loin de lui, intacte, sa sacoche en cuir qui contenait encore de nombreux billets de banque. Non, on ne pouvait vraiment rien trouver de crapuleux là-dedans. Voilà ce qu'en dirent les Rangers à la jolie blonde qui faisait office de veuve.

On attendit quand même les résultats de l'autopsie pour conclure définitivement. C'était bien ça. Aucune blessure suspecte, c'est-à-dire qui n'ait pu être causée par la chute. L'enquête fut bouclée en trois jours. En cette saison, on avait mieux à faire que de s'attarder sur un banal accident. Nul ne prêta attention aux affirmations de la veuve, comme quoi son mari pouvait très bien avoir été poussé. On lui demanda juste ce qu'elle voulait faire du corps... Le renvoyer en Nouvelle-Zélande, à son père qui l'avait réclamé ? Soit. On indiqua la marche à suivre à la jolie blonde. Et point final.

Furieuse de n'avoir pas été prise au sérieux par la police, et au fond d'elle-même plus très sûre que la mort de Tobie ne soit pas, de fait, un stupide accident, Stella se hâta de prendre toutes les dispositions nécessaires. Elle avait eu le père de Tobie trois fois au téléphone : ni elle ni lui n'avaient estimé nécessaire qu'elle accompagnât le corps en Nouvelle-Zélande. Le destin avait voulu qu'elle ne rencontrât pas sa belle-famille du vivant de son mari ; ce n'était pas à présent qu'il était mort qu'on s'en allait tisser des liens un peu tardifs. Chacun emporterait du défunt ses propres images, ses propres souvenirs, sans les avoir parasités au contact d'une tierce personne, somme toute étrangère.

Stella avait d'autant plus accéléré les choses qu'elle ne se sentait pas rassurée, avec ce Cristal compromettant sous le coude. Avant même d'avoir quitté Big Island, elle avait déjà téléphoné à une Compagnie maritime basée à Honolulu pour déménager définitivement de l'archipel. Elle n'avait pas la moindre envie de vivre ici, aux Etats-Unis, somme toute, sans Tobie à ses côtés. Puisqu'elle se retrouvait seule, eh bien elle allait repartir en Europe, et emmener le Cristal avec elle, loin des gens qui avaient (ou n'avaient pas) tué son mari.

Elle quitta Volcano House et Big Island par le même avion que le corps de Tobie. Elle sentait bien que tout ceci était un peu rapide, presque prématuré, qu'elle aurait dû, peut-être, rester un peu sur cette île, tenter d'y dénicher des témoins, prendre du temps pour assimiler les événements, au lieu d'agir dans la hâte ; mais elle ne supportait plus l'hôtel, où tout le monde la regardait de loin avec un mélange malsain de curiosité et de commisération - sans parler de sa fenêtre, qui ouvrait droit sur la caldera où Tobie avait trouvé la mort.

Et puis à quoi bon s'attarder dans un endroit où elle ne pouvait espérer aucune aide ? Elle n'avait pas revu Tefatu Manareva depuis leur insolite dîner à deux, quasi-silencieux. Il avait dû quitter l'hôtel peu après, sans doute. Il lui avait dit qu'il avait de la famille, à Honolulu, une sœur de sa mère qui portait le même nom que lui. Etait-ce une invitation à le recontacter ? Elle avait trouvé dans l'annuaire d'Oahu une « *MANAREVA Rarahu* »...

- Ne sois pas ridicule, ma pauvre fille, se tança-t-elle tout haut quand elle se retrouva seule au beau milieu de l'appartement d'Honolulu, après avoir surveillé, à l'aéroport, les yeux secs et le cœur vide, le transbordement du cercueil d'un avion à l'autre. Que dirait-il cet homme, ce Polynésien, si tu t'en allais le déranger chez lui, sous le mince prétexte que vous avez dîné ensemble et que tu te crois avec lui des atomes crochus ? En fait, il voulait juste te donner un conseil, mais comme ce conseil était désagréable à entendre, il y a mis courtoisement les formes.

Regardant autour d'elle, où tout lui parlait du malheureux Tobie, elle se mit soudain à pleurer comme une fontaine. Partir. Partir d'ici. Confier les publications et les notes de son mari au fonds de l'Université. Les meubles ne leur appartenaient pas : à quelques exceptions près, ils faisaient partie de la location. Les vêtements, il fallait les donner, même si cela lui crevait le cœur, si tôt après la disparition de Tobie. Restaient les livres, nombreux, les bibelots, trois ou quatre meubles, la vaisselle, la verrerie... Une caisse suffirait. Partir, oh oui ! Rentrer en Europe... Aller à Londres, peut-être, voir la mère de Tobie, qu'elle n'avait jamais vue, mais qui glissait toujours une phrase gentille à l'adresse de Stella dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. Trouver du travail, avec son diplôme de littérature française. Recommencer sa vie, comme on dit. Mais pas ici. Pas à Honolulu. Pas aux Etats-Unis. Rentrer... Retour aux sources.

Essuyant ses larmes d'un geste rageur, elle commença à organiser son déménagement dans sa tête. Elle ne garderait avec elle que l'essentiel. Le reste, y compris le mystérieux Cristal, irait dans la caisse de la Compagnie Maritime. Quand tout ça voguerait sur l'océan, elle serait plus tranquille : l'objet, une fois sur le cargo, serait absolument hors de portée de qui que ce soit, ce qui enlèverait à Stella une fameuse épine du pied.

Une demi-heure plus tard, alors qu'elle regardait distraitement les « infos » sur CNN, elle se figea sur place en reconnaissant soudain à l'écran le visage souriant du jeune Hawaïien qui avait parlé avec Tobie à l'aéroport, deux semaines auparavant. On venait, disait le présentateur, de retrouver le corps du jeune homme, atrocement mutilé, dans un endroit isolé, non loin de chez son oncle, au sud de Big Island. La mort remontait sans doute à une huitaine de jours. La mise en scène (le cadavre était entouré d'objets rituels) évoquait une sorte de culte barbare à la déesse Pelé. Le commentaire qui suivit évoqua, lui, l'obscurantisme de ces peuplades que des décennies de bon américanisme n'avaient pas réussi à civiliser en profondeur.

Stella regardait l'écran, les yeux agrandis, une atroce angoisse au cœur. Ils avaient tué Tobie ! Ils avaient tué l'étudiant d'abord, après l'avoir fait parler sous la torture, puis ils s'étaient retournés contre Tobie ! C'était donc bien un meurtre, un complot infect, pour se procurer le Cristal ! Mais alors... Allait-on remonter jusqu'à elle ? Etait-elle en danger ?

Elle se dressa d'un bond, fébrile. Il fallait faire vite, plus vite encore que prévu. Demain matin, elle irait elle-même chercher des cartons à la Compagnie maritime et leur demander de repasser les prendre, remplis, chez elle, le plus tôt possible. Une fois dans leurs entrepôts, perdu au milieu de milliers d'autres, le carton contenant le Cristal serait toujours plus en sécurité qu'à son domicile. Elle pourrait enfin respirer. Car elle ne craignait pas pour sa vie. A présent, c'était la colère qui s'était emparée d'elle. Une colère concentrée, ravageuse. Ah ! Ils s'imaginaient qu'ils pourraient lui tuer son Tobie, déchiqueter un malheureux jeune homme, détruire la statue - ce qu'ils avaient sûrement fait - et s'en tirer comme ça, en toute impunité ? Non mais, qu'est-ce qu'ils croyaient, ces Satanistes ? Que tout leur était permis ?

Stella devait cependant reconnaître qu'elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle allait pouvoir retrouver ces gens-là. Une seule chose était sûre : elle ne pouvait plus prendre le même chemin que ses caisses. Il fallait rester ici, aux Etats-Unis, et y affronter l'ennemi. En attendant, elle avait du pain sur la planche : elle allait devoir passer la nuit à trier les affaires de Tobie et les siennes, pour avoir de quoi remplir les cartons le lendemain.

Trier les affaires de Tobie ! Quel crève-cœur !

Elle se dirigea d'un pas ferme vers les bagages qui s'entassaient dans l'entrée. Ouvrant tous les sacs, toutes les valises, elle rangea en piles les vêtements d'homme, les vêtements de femme. « Ce costume-là, il l'avait mis pour la conférence, se disait-elle, de nouveau en larmes. Cette chemise-là avait la couleur de ses yeux. Cet autre costume d'été, il l'avait le jour où nous sommes allés à sa foutue basilique. Il était léger, pratique, infroissable... Tiens ? Qu'est-ce que c'est ? »

Un froissement de papier, à peine perceptible. Bizarre : Tobie vidait toujours ses poches en

enlevant un costume. Elle glissa la main à l'intérieur, palpa machinalement la doublure, puis glissa la main dans la poche d'où provenait le bruit. Elle en tira un bout de papier qu'elle déplia.

Ses yeux s'écarquillèrent de surprise.

Saisie d'une brusque inspiration, elle se rua dans le bureau de Tobie, mit en route l'ordinateur et s'assit, fébrile, devant l'écran. La suite lui prouva qu'elle avait vu juste. Tobie avait semé des indices.

Elle n'était donc pas dépourvue de munitions !

Les yeux brillants, elle se dit même qu'elle savait peut-être où trouver un allié.

Chapitre 33

HONOLULU - 31 août

Ce fut avec une certaine appréhension que Stella gravit les trois marches de la véranda de bois pour s'avancer vers la porte entrouverte de la maison. Un rideau de tulle assez miteux pendait là, faisant office de moustiquaire. La tante de Tefatu Manareva habitait dans un faubourg d'Honolulu où l'on trouvait regroupée la population autochtone, loin des avenues touristiques du centre, des banques et des hôtels bien briqués.

Stella donna trois coups secs sur le chambranle de la porte.

Presque aussitôt, une main brune et ridée écarta le rideau de tulle et une femme âgée se montra sur le seuil. Elle dévisagea la visiteuse d'un air inquisiteur, mais qui ne marquait ni surprise, ni méfiance. C'était déjà ça.

- Qui es-tu ? s'enquit-elle froidement.

- Je viens voir Tefatu Manareva, répondit la jeune femme sans se démonter.

- Tefatu ! appela la vieille, sans quitter l'étrangère des yeux. C'est pour toi.

Sans que Stella ait entendu le moindre bruit, une ombre parut bouger dans la pièce obscure, derrière la maîtresse des lieux qui, s'effaçant elle aussi comme un fantôme, laissa brusquement la place à la haute silhouette rassurante du Polynésien.

En le voyant, la jeune femme eut un choc.

Torse nu, les cheveux strictement tirés et tressés sur la nuque, Tefatu Manareva portait en tout et pour tout un paréo blanc, noué si étroitement sur ses reins puissants que sous le tissu fin se dessinait sans équivoque le relief oblong de son sexe au repos. Ceci, déjà, troubla considérablement la visiteuse ; mais la semi-nudité de l'homme révélait aussi les entrelacs noirs, savants, de tatouages minutieux d'ordinaire invisibles sous les vêtements à l'européenne. Ces dessins, traçant sur les épaules et le torse une géographie primitive, accentuaient, comme insidieusement, la sensualité naturelle de ce corps très masculin, un peu trop proche de la perfection.

Au centre de la poitrine, pile entre les deux pectoraux, était tatoué un motif étrange qui semblait jurer avec ceux qui l'entouraient : il représentait une sorte de petite fleur, un cœur et six pétales, tous polygonaux. Quel pouvait être le sens de cette fleur ? Il eût fallu à la jeune femme beaucoup plus de lucidité qu'elle n'en avait présentement pour se souvenir de l'endroit

où ces six pétales étaient aussi représentés. Mais là, brusquement étourdie et en nage, les yeux rivés sur l'homme, elle était incapable de penser ou de parler correctement.

Comme il ne manifestait ni la moindre surprise, ni la moindre émotion, elle se demanda un bref instant s'il la reconnaissait. Lui aussi la regardait, avec une certaine intensité, même, mais ses grands yeux sombres demeuraient opaques, impénétrables. Au moment où elle commençait à sentir simultanément l'incongruité de sa visite et ses jambes qui se dérobaient sous elle, il s'effaça à son tour et, d'un signe, l'invita à entrer.

Une fois assise dans le modeste fauteuil en osier qu'il lui avait désigné, elle se remit peu à peu. En face d'elle, resté d'abord debout, pensif (ou perplexe ? se demanda-t-elle), le Polynésien finit par s'asseoir lui aussi. Le supplice de Stella recommença, car elle dut, après un premier coup d'œil hasardeux, lutter contre la tentation de plonger ses yeux dans l'étroit sillon sombre entre les genoux mal joints de son vis-à-vis, certaine que son regard l'amènerait tout droit au plus intime de l'homme - indiscernable, certes, d'ici, mais pourtant si intensément suggéré que la jeune femme en palpait d'émotion.

« Qu'est-ce qui t'arrive, ma pauvre ? se morigéna-t-elle intérieurement, essayant de discipliner au moins sa respiration. Tu n'as donc jamais vu d'hommes auparavant ? Sur la plage, à la piscine ? Toi que la chair émeut si peu, d'habitude ! Là, c'est vraiment grotesque. »

Non, ça ne l'était pas tant que ça, lui soufflait son corps survolté, car il y avait un monde entre la chair pâle, anémique et froide de Tobie et cette chair-là, dense, dorée, écrite, appelante, pour tout dire, oui, si attirante que Stella en avait le vertige. Elle en arrivait à oublier complètement le but de sa visite. Par chance, l'homme ne paraissait pas remarquer l'état de transe charnelle dans lequel sa proximité jetait la malheureuse. Impassible, il attendait une explication, assez indifférent, sans doute, aux motifs qui avaient mené jusqu'à son seuil une jeune veuve écervelée.

« Que suis-je venue faire ici ? se demandait Stella, troublée, consternée. Quelle honte ! »

Au même moment, Tefatu parla et sa voix chaude et virile enveloppa les épaules quasi-nues de la jeune femme comme un bras protecteur.

- Vous aimeriez bien savoir ce qui est arrivé réellement à votre mari, énonça-t-il d'une voix neutre.

Il devait faire effort pour la vouvoyer, plus encore que l'autre soir, tant le vouvoiement est peu naturel aux Polynésiens qui tutoient tout le monde, proches et étrangers, indifféremment.

« Est-ce que ses tatouages sont en relief ? se demandait Stella, fascinée par la fleur. Est-ce que si je touchais ses épaules, sa poitrine, les yeux fermés, je pourrais en suivre du doigt le dessin ? »

Malgré elle, elle ferma les yeux. Ses traits eurent une contraction si douloureuse que Tefatu cru qu'il l'avait blessée en évoquant de manière si abrupte le mari défunt.

- Vous êtes au courant ? soupira-t-elle.

- Je lis les journaux, fit-il, négligeant de dire qu'il avait eu des sources d'informations bien plus nombreuses, bien plus précises. C'est bien de cela que vous êtes venue me parler ?

- La police a conclu à une mort naturelle, articula-t-elle péniblement. Je ne suis pas convaincue. D'autant que...

- D'autant que ? N'hésitez pas, puisque vous êtes venue jusqu'ici. Faites-moi totalement

confiance.

- D'autant que les journaux ont parlé aussi de la mort d'un jeune Hawaïien, apparemment torturé...

- J'ai lu ça, déclara brièvement Tefatu. Quel rapport ?

- C'était un étudiant de mon mari. Il l'a accueilli à l'aéroport lorsque nous sommes arrivés à Honolulu ; ils ont discuté ensemble et c'est là, comme par hasard, que Tobie a décidé qu'il lui fallait continuer sur Big Island, alors que nous avions déjà trente heures de voyage dans les jambes.

Tefatu s'était redressé, alerté, posant ses avant-bras sur les accoudoirs d'osier de son fauteuil. Ses genoux s'étaient légèrement écartés et la tension du paréo sur les cuisses avait élargi le sillon noir qui menait à l'indicible nœud de son intimité. Stella fit un effort surhumain pour maintenir ses yeux au niveau du visage de son interlocuteur.

- J'ai vu cet individu parler avec mon mari, insista-t-elle, les joues flambantes, comme l'homme se taisait. Cela ne veut rien dire, selon vous ?

Il avait baissé les yeux. Il semblait accuser le choc, l'air vague, perplexe. « Il réfléchit à cette nouvelle donne, songea Stella, heureuse d'avoir enfin capté son attention. A-t-il une femme ? Est-il marié ? » Elle ne le croyait pas. Elle ne le voulait pas. Elle désirait ardemment qu'il ne soit à personne, qu'il ne laissât personne toucher son corps superbe. Malgré elle, Stella évoqua intérieurement le sexe de Tobie, si chaste, si peu offensif. Cet homme-là, ce Tefatu Manareva, devait en avoir un bien différent ; elle l'imaginait déjà, lourd et ambré comme un beau fruit mûr, à portée de main, lové dans sa paume. « Quel étrange effet il produit sur moi ! » s'effraya-t-elle. Comment pouvait-elle brûler ainsi de toute sa chair pour un inconnu, elle que les caresses de Tobie avaient toujours laissées de marbre ?

- Ceci change tout, finit par dire Tefatu, ramenant sur elle ses yeux noirs. Ce ne peut être une coïncidence. Qu'en dit la police ?

- Je ne lui en ai pas parlé, avoua Stella. J'avais déjà quitté l'île quand j'ai appris la nouvelle. Et puis je ne suis pas sûre à cent pour cent... De plus, je... je suis également pressée de quitter ce pays, ajouta-t-elle nerveuse. J'ai peur que les policiers me retiennent indéfiniment si je relie les deux affaires entre elles. D'ailleurs, il est presque certain qu'ils ne me croiront pas. Ils me prennent pour une mythomane, parce que je leur ai suggéré que mon mari était peut-être mort assassiné.

Elle marqua une pause, puis reprit :

- Je n'ai pas besoin d'eux. Je trouverai l'assassin de Tobie moi-même. Je pars demain.

Tefatu eut un haut-le-corps.

- Vous n'êtes pas sérieuse ! protesta-t-il avec véhémence. C'est une très mauvaise idée ! Vous ne pouvez pas courser des meurtriers comme s'il s'agissait de...

Ses yeux s'étrécirent brusquement. Il reprit, fixant Stella avec une attention nouvelle.

- A moins que vous n'ayez une piste, énonça-t-il.

- Tobie avait bien changé, ces derniers mois, éluda la jeune femme. Il était passé en peu de temps du statut de philosophe athée défenseur de la science à celui de... de...

- De prophète, suggéra doucement le Polynésien.

- Oui, approuva-t-elle, surprise qu'il ait trouvé le mot juste. Ca a commencé aux Canaries, pendant notre voyage de nocces... J'ignore si la Vierge de là-bas y est pour quelque chose, mais en tous les cas c'est pour elle qu'il est mort. Enfin, pas la même, pas celle qui a été détruite dans l'attentat, l'autre... La vraie...

- Si vous m'expliquiez tout ça un peu plus clairement ? pria Tefatu.

Chapitre 34

Elle le regarda longuement, hésitante. Comment tout lui raconter, comme elle y était poussée, sans parler des « Cristals » ? Or Pétrus avait été très ferme de ce point de vue-là. *Ne parle jamais de tout cela à personne, Stella. Tu m'as bien compris ? A moins que tu ne sois sûre qu'il s'agit d'un Initié.* Tefatu en était-il un ? Il en avait et la grande bonté et l'intense magnétisme, mais... « Mais je suis peut-être partielle, se dit Stella, désemparée. Il me fait tant d'effet ! Je prends peut-être pour du magnétisme ce qui n'est que... qu'un virulent sex-appeal. » Bah, pour démêler tout cela ne suffisait-il pas d'un peu de ruse ?

- Ce que je ne comprends pas, déclara-t-elle d'un air naïf d'oie blanche, c'est que j'ai retrouvé dans les affaires de Tobie un objet que je n'avais jamais vu auparavant. Une sorte de bibelot... en cristal.

- En cristal ? répéta une voix rauque, impatiente.

Ce n'était pas celle de Tefatu. C'était celle de la vieille tante, qui venait d'entrer dans la pièce, à moins qu'elle ne l'ait jamais quittée, embusquée derrière Stella pour ne rien perdre de la conversation en cours. Celle-là, vu son aura et sa réaction à propos du Cristal, c'était sûrement une initiée. Mais le neveu ?

- Oh, il a dû acheter ça quelque part, fit négligemment la jeune femme en se levant de son fauteuil avec une grâce étudiée. Bien que ce ne soit pas vraiment de style hawaïen typique ! Bon, je suis désolée de vous avoir dérangé, embêté avec ces histoires... J'avais sans doute besoin de parler à quelqu'un, voilà tout. Je vais vous laisser.

Mais la tante ne l'entendait pas de cette oreille.

- Qu'elle nous parle du Cristal, ordonna-t-elle sèchement à Tefatu.

Celui-ci se leva à son tour et, tendant la main, attrapa le bras nu de Stella qui tressaillit à ce contact. « Quel cristal, Stella ? » interrogea-t-il d'une voix pressante.

C'était la première fois qu'il la touchait, qu'il utilisait son prénom, qu'elle ne se souvenait même pas lui avoir indiqué un jour. Le désir, de nouveau, envahit la jeune femme, plus précis, cette fois - envoyant dans son corps une lente vibration chaude, inconnue, qui irradiait à partir du point où les doigts de Tefatu la retenaient prisonnière, mais plus bas, aussi, au plus secret de son ventre.

- Je veux rentrer chez moi, dit-elle puérilement tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

- Quelle forme, ce bibelot ? insistait Tefatu. Rond ? Carré ? Rectangulaire ?

Stella fut submergée par un soulagement indicible. « Il sait ! Il les connaît ! Il a utilisé l'ordre sacré ! Il sait, il s'est trahi : c'est un initié ! Voilà pourquoi cette affaire l'intéresse autant ! Voilà pourquoi il ne m'a pas accueillie avec une surprise dédaigneuse ! Il n'attendait que ça ! »

Dès lors, elle était sûre de mener le jeu.

Elle commença par jouer des larmes qui avaient coulé malgré elle sur ses joues, en sortant de son sac un mouchoir dont elle se servit à petits coups distingués, ralentis. Gagner du temps, pour réfléchir. Mais c'était dur de réfléchir, justement, à cause de cette joie qui l'inondait toute. Car si Tefatu était un initié, et maintenant elle en était quasi-sûre, cela signifiait qu'il était chaste, et ce sans doute depuis des années. Aucune femme ne partageait sa vie. Aucune ne le prenait jamais aux hanches pour le guider en elle. Elle en sentit monter d'autres larmes à ses yeux, mais de bonheur, cette fois, et non plus d'impuissance. Ce qui ne lui fit pas entièrement perdre la tête, car elle en profita pour relever de son mouchoir un regard bleu humide et misérable qu'elle expédia sans remords au plus profond des yeux noirs.

- Il est rond, répondit-elle d'une petite voix mouillée. Enfin, comme une moitié d'orange, quoi. Tobie l'avait mis dans sa valise avec d'autres cailloux, après l'avoir enduit d'une sorte de boue pour qu'il n'ait l'air de rien. Pourquoi se donner tout ce mal ? Je ne comprends pas. Même s'il craignait qu'on fouille sa chambre, pourquoi a-t-il pensé que d'éventuels voleurs s'intéresseraient à ce truc ? C'est du cristal, merde ! Pas de l'or ou une connerie d'uranium !

Elle constata avec plaisir que sa vulgarité déstabilisait son interlocuteur.

- Y a-t-il un motif gravé dessus ? questionna la vieille femme, revenant à l'assaut. Ou bien est-il complètement lisse ?

- Un motif, c'est beaucoup dire, répondit Stella avec une moue enfantine. Mais il n'était pas lisse. Cela faisait un peu comme...

Elle s'arrêta, faussement perplexe. Elle adorait les faire marcher. Les sentir se trémousser d'impatience... Et, plus que tout, les voir aussi facilement portés à la sous-estimer. Comme tout le monde. Mais elle ne pouvait pas faire durer le plaisir trop longtemps.

- Comme quoi, Stella ?

- Comme un coquillage, lâcha-t-elle.

La voix de Pétrus s'éleva dans sa mémoire, comme si elle eût de nouveau été une enfant de huit ans et qu'elle se fût trouvée avec lui, sous un parasol délavé, au milieu de l'été et d'un jardin bruissant d'abeilles.

Tu vois cette forme, petite ? Il dessinait, du bout du l'index, une spirale sur la grosse carafe embuée ; mais pas n'importe quelle spirale : il l'avait enroulée large, de façon à repartir en sens inverse, une fois au milieu, pour doubler en parallèle la première ligne tracée. C'est un symbole sacré, universel. Tu le rencontreras partout, dans l'Antiquité. Ici, en France, la spirale orne l'intérieur de certains de nos dolmens. Dans mon pays magique, on la trouve écrite au sol, avec des proportions d'une perfection absolue. Dans les vieux mythes, elle apparaît sous la forme du serpent cosmique, et lorsqu'on la figure par deux de ces serpents entrelacés elle représente la double hélice de l'ADN, dont l'existence est connue depuis des millénaires... Elle dessine aussi la loi de l'Evolution, donc celle de l'Humanité. Tout progresse selon cet élan-là, en spirale. Imagine un ressort : c'est la même chose...

- Ou comme une spirale, corrigea-t-elle aussitôt.

La vieille femme et Tefatu échangèrent un long regard silencieux. Pour une fois, le Polynésien semblait agité, fébrile, inquiet.

- Où est-il, actuellement, ce bibelot de cristal ? s'enquit la tante.

- Quelque part au milieu de l'océan, j'imagine, répondit Stella, non sans malice.
- Que veux-tu dire ? éclata Tefatu, oubliant, dans la vivacité de sa réaction, de la vouvoyer.
- Quelle importance, de toute façon ? fit-elle, ouvrant de grands yeux ingénus.
- Tu t'en es débarrassée, c'est ça, petite sottise ? renchérit la tante, hors d'elle.

Stella braqua sur elle deux prunelles glaciales.

- Je vous l'ai dit. Je pars demain. Mes affaires, elles, sont déjà en caisse et comme je les ai confiées à une Compagnie Maritime je suis en droit de penser qu'elles se baladent actuellement, et le Cristal avec, quelque part dans le Pacifique.

« Merde, je n'aurais pas dû dire le Cristal, se reprocha-t-elle aussitôt intérieurement. Cela fait un peu trop initiée ! »

Mais un tel soulagement venait d'étreindre les deux autres que ce détail crucial leur échappa.

- Où allez-vous ? demanda Tefatu.

- Au Mexique.

De nouveau, il ne put cacher sa surprise.

- Vous vous offrez des vacances à Acapulco ?

- Je viens de perdre mon mari, rétorqua froidement la jeune femme. Je pense qu'il a été assassiné, et je vous ai dit que je m'en allais chercher son meurtrier. Je m'offrirai peut-être des vacances après. Je vous enverrai des cartes postales, même, si vous insistez.

- Pardon, dit humblement le Polynésien. Mais vous êtes si déconcertante ! Aller comme ça vous jeter dans l'ancre du Diable...

Stella se figea, pâlisante, la main devant la bouche.

- Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Tobie a rencontré le Diable ! C'est comme ça que tout a commencé ! Voilà ce qui me tracassait inconsciemment ! Aux Canaries, il a rencontré le Diable !

- Elle est folle, dit entre haut et bas la vieille tante. Débrouille-toi avec elle, mon garçon. Moi, j'en ai assez entendu.

Et elle quitta la pièce, exaspérée.

Mais Tefatu, qui n'avait pas la moindre envie de voir partir Stella sans retour et, surtout, qui savait bien que la Très-Sage était plus clairvoyante qu'eux tous, elle qui lui avait promis cette femme comme boussole, reprit patiemment l'interrogatoire, après avoir ramené sa visiteuse jusqu'au fauteuil qu'elle venait de quitter.

- Je voudrais savoir... commença-t-il.

- Je savais bien que les traits de cet homme m'étaient familiers, l'interrompit Stella, désespérée. Ça s'est fait sous mes yeux, et moi... moi, comme une idiote, je ne l'ai pas reconnu ! Si je l'avais reconnu, Tobie serait encore en vie !

- Stella, par pitié, implora Tefatu, se penchant en avant pour lui saisir les mains. Je ne peux pas vous suivre ! Il faut que vous soyez plus claire !

Leurs genoux se touchaient presque. La jeune femme, vaincue, se jeta à l'eau.

- Quand j'étais petite, mes parents m'emmenaient passer l'été dans une maison de famille, en Anjou. Là-bas, comme ils ne s'intéressaient pas plus à moi qu'ils ne le faisaient à Paris - mon père aurait voulu un fils et ma mère ne vivait que par lui - j'étais le plus souvent seule à jouer dans le jardin. J'avais quatre ans quand j'ai vu Pétrus pour la première fois. C'était notre voisin. Il me surveillait de son balcon du premier étage, étonné, m'a-t-il dit, de ma constante solitude. Bref, j'ai commencé à passer ma vie chez lui. Il m'a parlé de tas et de tas de choses, il n'arrêtait pas de parler. Il avait constaté que j'avais une fameuse mémoire, alors il riait en disant que comme ça, quand il aurait perdu ses souvenirs, il piocherait dans les miens.

Sans y prendre garde, attendri par cette évocation de Stella enfant, Tefatu caressait doucement les deux mains qu'il tenait dans les siennes. Mais Stella, envahie par une nostalgie poignante, ne le remarqua même pas.

- Pas très loin de chez nous, à la sortie de Chartrené, il y avait une autre propriété, dont la maison était invisible, cachée au milieu des arbres d'un grand parc. D'après Pétrus, elle était habitée par le Diable. C'était en fait un Parisien, un homme d'affaires très riche qui venait là un week-end sur deux se reposer des fatigues de la capitale. Pétrus me l'a montré deux fois : un samedi matin, de loin, au marché de Saumur, et une autre fois, un dimanche, à Baugé, au moment où l'homme entrait dans un restaurant avec des amis. Les deux fois, Pétrus a bien insisté : « Celui-ci, petite, il est soldat du Diable, aussi vrai que toi et moi sommes des soldats de Dieu. »

- Et aux Canaries, alors, que s'est-il passé ? Ne me dites pas que c'est cet homme-là que votre mari a rencontré ? Comment se connaissaient-ils ?

- Justement, ils ne se connaissaient pas du tout ! rectifia Stella. C'est l'homme qui a abordé Tobie de sa propre initiative, pour l'embaucher, m'a dit après coup mon mari en riant. En fait, Tobie m'attendait en bas, au bar de l'hôtel... J'ai dû tarder un peu... C'est là que l'autre a fait à Tobie son rentre-dedans professionnel. Quand je suis descendue, plus tard, je les ai vus de loin qui discutaient à deux. L'homme me faisait face, donc j'ai parfaitement distingué ses traits, et là... J'ai été comme clouée au sol par la peur, incapable de rejoindre mon mari. Une vraie panique à l'idée de m'approcher de cet homme. Je me suis planquée derrière un grand ficus en pot et j'ai attendu que l'homme ait quitté le bar pour aborder Tobie.

- Et sur le moment vous ne l'aviez pas reconnu comme étant... le Diable ? demanda Tefatu, que toute l'histoire laissait plutôt sceptique.

- Non ! C'est à l'instant que j'ai fait enfin le rapprochement, quand vous avez dit : l'ancre du Diable. C'est comme ça que Pétrus appelait la maison de l'homme d'affaires.

- Ce brave vieillard, votre ami Pétrus, me paraît avoir eu beaucoup d'imagination, sourit le Polynésien. Et vous aussi, peut-être ? Ce serait une coïncidence bien grande, avouez-le, que votre mari et cet ancien voisin de vos parents se soient croisés, comme ça... Vous avez dû faire une erreur.

Plus tard, il allait se reprocher amèrement d'avoir accueilli avec autant de scepticisme les paroles de Stella. Mais là, sans doute parce qu'il la connaissait encore très peu, et qu'elle avait l'air si jeune, si exaltée, il ne parvint pas à prendre ses propos au sérieux, faisant preuve d'un manque d'intuition d'autant plus atterrant que très inhabituel chez lui.

Stella comprit ses réticences et lui retira ses mains. Mais comme elle subissait au plus haut degré l'ascendant de son hôte, elle se dit que, peut-être, en effet, elle avait confondu un inconnu avec le Diable de Pétrus...

- Pétrus n'est pas un vieillard, corrigea-t-elle. Quand je l'ai connu, il devait avoir votre âge, à quelques années près.

- Pourquoi aller au Mexique ? interrogea Tefatu.

- A cause du ticket que j'ai trouvé dans la poche du costume que portait Tobie à Mexico, le jour où nous avons visité la basilique de Notre-Dame de Guadalupe. Le lendemain de sa conférence.

- Quel genre de ticket ? Il faut vraiment vous arracher les mots de la bouche...

- C'est que je devine que tout ceci ne vous intéresse pas beaucoup, rusa Stella.

- Cela m'intéresse beaucoup plus que vous ne le supposez. Quel genre de ticket ?

- Un reçu du Monte de Piedad de Mexico. Le Mont de Piété, si vous préférez. Je pense que Tobie l'a laissé là exprès pour que je le trouve, au cas où. Je pense qu'il se sentait menacé et qu'il a voulu me laisser des indices. Donc, je prends l'avion demain pour Mexico, je vais au Mont de Piété après-demain, et en fonction de ce que j'y trouve, je décide de la conduite à tenir. Eh bien, salut. Merci de m'avoir écoutée. Je vous laisse pour de bon, cette fois.

Une fois dehors, au pied de la véranda, elle se retourna vers lui, presque insolente :

- Nous reverrons-nous, vous et moi ?

- Je l'ignore, répondit-il prudemment.

Elle gagna sa voiture, garée juste devant le portail métallique rouillé qui fermait le jardinet. Lorsqu'elle se fut installée au volant, elle baissa sa vitre et lança, les yeux brillants d'ironie, juste avant de démarrer :

- Au revoir, Monsieur Manareva ! Je vous enverrai une carte postale quand j'aurai trouvé les deux autres « Cristals » !

Tefatu en resta ébahi.

Chapitre 35

HONOLULU, 1^{er} septembre

- Patron, il est nul, votre Jamieson. La fille l'a gagné de vitesse. Elle a d'abord filé de Big Island sans qu'il voie ça venir, et puis là, quand tout le monde la croit perdue dans son chagrin à Honolulu, mon indic à la Compagnie qui dessert Hawaii m'apprend qu'elle vient de filer sur San Francisco, où elle a pris une correspondance pour le Mexique. C'est quoi ce travail ? Heureusement que j'ai tenu à vérifier quelques trucs en arrivant ici !

- Qu'est-ce que ça peut me foutre, ce que fait cette femelle ? C'est par acquit de conscience que j'ai demandé à Jamieson de la surveiller. Ne pleure pas, d'ailleurs. Il la suit au Mexique. Elle a fait une réservation dans un hôtel. J'ai la situation en main, qu'est-ce que tu crois ?

- Pourquoi est-ce qu'elle retourne au Mexique ? Et le mec qu'elle est allée voir, dans la banlieue d'Honolulu... Je suis allé y faire un tour, moi, chez ce type, et figurez-vous que quand il a mis le nez dehors je l'ai reconnu !

Il se garda bien de dire à son patron que le grand Polynésien était la vraie raison de son

appel. Une raison on ne peut moins professionnelle... Jamais Brelín n'avait vu d'homme aussi beau.

- Reconnu ? Qu'est-ce que tu racontes ?

- Il était déjà sur le vol qui a ramené Rodwell à Honolulu.

- Tu veux dire, le vol où tu étais toi aussi et où tu n'as pas été foutu de te rendre compte que Rodwell avait une femme, et même qu'ils voyageaient ensemble ?

- Je n'ai pas pu avoir de place en première classe, se défendit le tueur. De toute façon, vous dites vous-même que la fille n'a aucun intérêt. Mais pourquoi elle serait pile allée voir le type en question, hein ?

- Rappelle-moi à quoi il ressemble, fit Sieffer, exaspéré.

Il n'aimait pas beaucoup qu'on lui dise ce qu'il avait à faire.

- Maori, la quarantaine, grand, baraqué, assez beau... Le genre de mec qui pose ici pour les calendriers destinés aux vieilles Amerloques refoulées.

- Eh bien, tu as la réponse à ta question. C'est un play-boy sur le retour, probablement tarifé, et elle se l'envoie pour se consoler qu'on lui ait pris son nabot de mari. Satisfait ?

- C'est louche, patron. S'il était déjà dans le vol... Il la suivait, peut-être ? Ou Rodwell ?

- Pourquoi tu te prends la tête, Brelín ? Ca ne te ressemble pas. Tu oublies un léger détail : un moricaud, c'est encore moins malin qu'une femelle. Q.I. au ras des vagues et planche de surf pour tout logarithme. Quand bien même il aurait un *deal* avec la petite pouffe, ça ne peut être qu'une histoire de cul. Si par hasard il leur prend fantaisie de péter plus haut que ce cul-là, crois-moi, l'association d'une femelle et d'un moricaud c'est l'Hôpital donnant le bras à la Charité. Tu n'es pas d'accord ?

- Si, patron...

- Alors lâche ça et suis les ordres que je t'ai transmis. Tu rappliques à Paris et tu me mets au point l'affaire espagnole. L'attentat de Montserrat. Parce que là, tu vois, il y a un vrai défi.

- D'accord, d'accord, céda Brelín. J'arrive.

(à suivre)